



© SUPER LUTIN / CINEMATHÈQUE FRANÇAISE

PÉDAGOGIE. DEPUIS 1995, LE DISPOSITIF « CENT ANS DE JEUNESSE », PILOTÉ PAR LA **CINÉMATHÈQUE** FRANÇAISE, PERMET À DES ENFANTS, DE L'ÉCOLE ÉLÉMENTAIRE AU COLLÈGE, DE RÉALISER UN FILM.

Les petits cinéastes

Quel enthousiasme! La salle Henri Langlois de la Cinémathèque française est bondée d'enfants de tous les âges venus par classes, accompagnés par leurs professeurs. Le département pédagogique de la Cinémathèque encadre les interventions qui fusent dans tous les sens. Deux règles : pas de public, et pas de parents. Les enfants viennent voir leur film, en débattre, et tout autant viennent voir les films des autres. En ces 8, 9 et 10 juin, cela sent bon la fin de l'année scolaire et les vacances.

La règle du jeu

« Cent ans de jeunesse » est né en 1995, du centenaire du cinéma et des fameux films Lumière réalisés par des enfants dans les mêmes conditions que les illustres frères. Nathalie Bourgeois, responsable du département pédagogique de la Cinémathèque, commente : « Chaque année, un thème est trouvé. La Cinémathèque nomme un intervenant (un professionnel du cinéma) qui travaille avec l'enseignant et les élèves pendant cinquante heures. Au programme : des exercices et la réalisation d'un film d'une dizaine de minutes. » Com-

ment se finance un tel projet ? « Ce n'est pas un dispositif national. La Cinémathèque trouve le financement auprès de la direction régionale des affaires culturelles (Drac) et du rectorat pour l'Île-de-France ; on travaille beaucoup avec l'académie de Créteil. À Marseille, le financement vient de la région Paca, etc. À l'étranger l'idée était de faire participer autant que possible des cinémathèques : cinémathèques du Portugal, de Catalogne, de Rio... La mise en place est ensuite liée à la pugnacité de certaines personnes. »

Car si le dispositif reste à taille humaine, il s'étend chaque année.

« On a trente-deux ateliers présentés pendant ces trois journées, en réalité une soixantaine sont réalisés. Des nouvelles régions souhaitent participer et surtout de nouveaux pays : l'Allemagne et la cinémathèque de Berlin sont intéressées pour l'an prochain. On est à un tournant. Mais on tient à ce que cela reste un petit groupe, et non un grand dispositif. L'intérêt, c'est que les gens puissent échanger. »

À l'issue des trois journées, les enseignants, les intervenants et les partenaires culturels se réunissent. Alain Bergala, conseiller artistique de « Cent ans de jeunesse », expose le choix des sujets. Puis une journée de formation a lieu à l'automne : « On y expose les règles du jeu. Cette année, le thème était : "montrer / cacher". On montre des extraits de films, on fait une typologie et on donne des indications scénaristiques pour le film à réaliser. Il fallait par exemple qu'il y ait un secret révélé et un secret pas révélé, afin de travailler sur la différence entre secret et mystère. Les intervenants devaient aussi demander aux élèves d'enlever une

scène du scénario et de la faire exister en creux, par le son, ou autrement.»

Des films sont également recommandés : selon les âges, *M le maudit*, *Les Contrebandiers de Moonfleet* ou encore *Les Oiseaux*. Un travail théorique encadre donc la pratique de manière précise, l'idée étant de faire réfléchir les enfants aux possibles du cinéma.

Qui fait quoi ?

À voir le résultat de cette année de travail, on se dit que tout l'enjeu est de faire un film « avec » des enfants et non pas « sur » eux. On imagine la tâche ardue pour les enseignants, comme pour les intervenants, de ne pas imposer des idées – tout en ne laissant pas les enfants partir dans tous les sens. Un film comme *Un jour étrange* (CM2 de l'école du Grand Châtelet à Grenoble), invitant le masque de *Halloween* et des effets de peur du hors-champ vient-il de l'imaginaire des enfants, ou de la volonté d'adapter un *teen movie* horrifique à une classe de CM2 ? C'est la malaisante position dans laquelle se retrouve le spectateur. Devant un film portugais, lent, assez sombre, aux plans fixes, on ne sait plus si c'est le bagage culturel des intervenants qui pèse sur la mise en scène ou si une espèce de naturel des élèves portugais les pousse à voir les choses ainsi. La question est posée par le directeur de la Cinémathèque Serge Toubiana à une enfant, qui répond d'un haussement d'épaules en portugais : « *Natural.* »

Le regard du spectateur est donc doublement aiguisé : ce sont des films collectifs, sans auteur, et des films « aidés » par un enseignant, un intervenant et tout un dispositif qui nourrit les enfants, qui d'un même élan reçoivent et renvoient. Un garçon a sidéré l'assistance en utilisant le plus naturellement du monde la notion de « *plan bressonien* ». Normal, il avait vu un extrait de *Mouchette* et il savait de quoi il parlait. Il y a là une faculté d'absorption, liée à la force et l'évidence de la transmission, qui explique pourquoi un projet collectif peut exister sans être kidnappé par qui que ce soit, et éviter le soupçon iné-

vitabile, quelque fois, que c'est « trop » bien.

Pour Isabelle Bourdon, enseignante travaillant avec une classe de troisième, « *la première règle est de prendre des élèves de différentes classes, motivés, qui s'inscrivent d'eux-mêmes ; cela permet de créer un groupe en dehors des effets de bande de classe, un groupe qui n'existera que pour l'atelier. Cela crée une dynamique particulière. Ensuite il faut fragmenter le travail en petits groupes pour que tout le monde ne se presse pas derrière la caméra.* » Le film très réussi que ses élèves (la 3^e du collège Joliot-Curie à Pantin, académie de Créteil) ont réalisé, *Et je les écoutais*, assis au bord des routes..., présente plusieurs décadrages, déplaçant les personnages bord cadre. Alain Bergala, bluffé, demande aux élèves : « *Qui a eu cette idée ?* » L'intervenant Michaël Dacheux explique notamment que des extraits de films de Guy Gilles ont été montrés en classe (ils vont à bonne école). Les élèves quant à eux restent imperméables et soudés, et répondent tout à leur fierté : « *Nous tous !* »

Pour réussir cette alchimie, Nathalie Bourgeois estime que la période d'exercice est cruciale : « *On voit, on regarde. Il faut développer une capacité à attirer l'attention. Et à "proposer". La proposition est le mot clé : et si on faisait ça ?* » L'alchimie assez miraculeuse parfois. Le *Petit Cachottier*, par les CE1 de l'école Joliot-Curie à Ivry (Créteil), sur la filature d'un garçon par un autre découvrant que son ami va à un cours de danse, trouve une grâce digne de Kiarostami. Sur la question de l'« auteur », puisque finalement on en revient à cela, il y a eu enfin un moment soufflant, avec les ateliers de Rio de Janeiro. Une gamine de 12 ans se lève et explique comment elle a écrit une séquence du film, l'histoire assez incroyable d'une élève qui se fait piquer son copain... par sa poupée. Dans un plan culotté, le garçon discute avec l'automate posé dans un coin de la cour pendant que la fillette s'ennuie au premier plan. Exception à la règle, cette séquence semblait signée par une enfant seule.

Stéphane Delorme